Pierre Guénard et Victor Justin Génération désenchantée

Quand deux écrivains se rencontrent c’est pour mieux faire le portrait d’une jeunesse fragmentée.

Par Valentine I. Delétoille / Photo Éric Garault I Ils nous attendent au milieu des bibliothèques vides des nouveaux locaux de Flammarion, leur maison d’édition commune. Pierre Guénard fait le grand saut dans le monde de la littérature où tout le grise. Davantage habitué aux concerts qu’aux librairies, il est le chanteur du groupe Radio Elvis. «Je suis jaloux de sa chance de publier un premier roman !» le taquine Victor Jestin. Après «La chaleur», prix Femina des lycéens 2019, l’auteur et scénariste revient avec «L’homme qui danse», récit entraînant de la vie d’Arthur, dont les semaines sont rythmées par la boîte de nuit de sa petite ville et ses rencontres de 18 à 40 ans. De jeune mal à l’aise sur les banquettes de La Plage, il devient cet homme trop âgé que l’on regarde du coin de l’œil en se demandant quelle triste vie l’a amené à cette soirée. Arthur a peur du temps qui passe et cherche à le retenir en se réfugiant dans cet endroit familier où Aya Nakamura a remplacé les Daft Punk. Comme son héros, Victor a peur de vieillir: «J’ai constamment la sensation qu’il faut que je me presse parce que je vais mourir bientôt. Qu’à 28 ans je suis déjà vieux.» Après quelques secondes de silence, Pierre rétorque avec le sourire: «Moi, j’ai hâte d’être vieux, d’enfin me reposer en Bretagne !» Son roman, « Zéro gloire», se lit d’une traite. Aurélien y est coincé entre l’enfance et l’adolescence, entre sa petite campagne et ses grands rêves, entre McDo et les pompes funèbres où il travaille. Arthur et Aurélien ont des airs d’Orelsan: ieunes englués dans une ville, vie et classe moyennes. Deux antihéros pas vraiment cool qui ont soif de vivre. Un peu à la « Forrest Gump», le film préféré de Pierre Guénard dont il connaît presque tous les dialogues par cœur. Toute ressemblance avec des faits réels ou ayant déjà existé n’est absolument pas fortuite. Certains passages sont même complètement biographiques, de la difficulté d’Arthur/Victor à communiquer aux rêves de gloire adolescents d’Aurélien/Pierre. «Je voulais devenir une rock star à la Jim Morrison, se souvient Pierre Guénard. Globalement, l’adolescence, c’était la lose.» Il dénonce la masculinité impo- sée parfois violemment, les diktats et injonctions liées au sexe. Et que l’on retrouve dans leurs romans à travers un vocabulaire explicite. «Choper», «coucher», «bander», «danser». Pour Victor, le lycée a symbolisé cette sortie de l’enfance. «C’était le début des emmerdes pour moi, la séduction, la fête, la cigarette... Des choses pour lesquelles je n’étais pas prêt.» Avant ce branle-bas de combat, leur enfance a été très calme, rythmée par le jeu et surtout l’ennui, en particulier pour Pierre qui a grandi dans une campagne déserte «avec presque rien, même pas une boulangerie». Ils s’in- quiètent d’être peut-être la dernière géné « Aujourd’hui, les d’être peut-être moments de vide sont de plus en plus rares, la dernière constate Victor; au moindre moment de creux, de non-événement, on a le réflexe génération à de dégainer notre téléphone.» Un monde s’être ennuyée virtuel dans lequel il n’est pas plus facile de communiquer que dans leurs mauvais souvenirs d’adolescents. «Il y a aujourd’hui cette compétition à être liké par quelqu’un qui a le petit macaron bleu. Le cadre est différent mais les ressorts sont toujours les mêmes», complète Pierre. Encore faut-il croire au concept de génération, ce qui ne convainc pas Victor qui observe une jeunesse très fragmentée et paradoxale. «Il y a la génération d’extrême droite, celle d’extrême gauche, celle qui défile pour le climat, l’autre pour Zemmour et une troisième qui n’arrive même plus à sortir de sa chambre.» Il a beau ne pas être très vieux, Victor se sent coupé de la génération Z qu’il ne connaît pas et dans laquelle il ne se retrouve pas. Aujourd’hui, il confie tristement ne plus pouvoir écrire sur une période comme le lycée, à moins d’un gros travail documentaire pour esquiver les clichés. Le risque d’être pris pour un boomer pointe déjà le bout de son nez.

« Zéro gloire », de Pierre Guénard, éd. Flammarion, 128 pages, 16 euros. « L’homme qui danse », de Victor Jestin, éd. Flammarion, 192 pages, 19 euros